

771

Eloge de ~~M~~ Roederer.

An 8^{ans} ~~prononcé~~ la séance publique de l'Académie royale
de chirurgie de Paris.

Du ~~le~~ jeudi 18 Avril 1768. par M^r Louis Secrétaire perpétuel,

M. Roussel Jean Georges Roederer naquit à Strasbourg le 11 Mars 1706. Son père était un citoyen notable, membre du grand conseil de la ville qui avait fait une fortune assez considérable dans le commerce; il appartenait par sa mère à une famille noble qui a produit de sçavans théologiens, et des pasteurs dont le nom est en vénération dans les églises protestantes. Dès l'enfance il montra les plus heureuses dispositions; on le mit au collège à l'âge de dix ans, et à quatorze, le cours ordinaire de ses études fut terminé. Il les fit avec la plus grande distinction, c'est un témoignage public que l'université de Strasbourg a rendu depuis peu à sa mémoire par l'organe de son professeur d'éloquence.

M^r Roederer commença en 1740 ses études académiques, c'est ainsi qu'on nomme dans les universités étrangères l'appel-
-cation aux connaissances qui exigent une certaine maturité
d'esprit, et qui sont enseignées par des professeurs d'un ordre
distingué. On y cultive les langues sçavantes, non par une
étude sèche, pénible et qui n'exerce que la mémoire, mais
par des instructions qui en montrent toutes les beautés et les
délicatesses. Le jeune Roederer suivit avec succès les professeurs
d'éloquence grecque et latine et d'histoire; après avoir fait
sa philosophie, il étudia l'hébreu, afin de prendre avec fruit
les leçons qu'un docteur en théologie donnait sur l'écriture sainte
et sur les principes de la religion. Quatre années furent employées
à ces différentes études: ses progrès répondoient à l'habileté de
ses maîtres et aux attentions particulières excitées par un disciple
qui joignoit à la vivacité de l'esprit la plus grande application.
A dix huit ans, sa passion pour l'étude ne pouvait rester sans

ARC 1 d. 2 n° 27 (3)



objets. Dans la nécessité de prendre un état, l'art de
guérir fit son choix, en conséquence, il se fit inscrire
en 1746 au nombre des étudiants sous la faculté de médecine
où il apporta les mêmes dispositions que dans les autres
écoles qu'il avait déjà fréquentées.

Les talents des maîtres contribuent beaucoup aux
progrès des étudiants avides de savoir; à cet égard M^r
Roederer n'avait rien à désirer. La faculté de Strasbourg a
toujours été féconde en hommes singulièrement estimables;
les vertus et les talents y sont comme héréditaires, les places
de professeurs sont perpétuelles elles ne s'accroissent qu'au
mérite, et forment un état aussi honorable qu'utile.
Les preuves de capacité qu'il faut donner pour y parvenir
répondent de la constante application de ceux qui en sont
poursus, sans laquelle ils ne pourraient ni soutenir ni
accroître leur réputation. Animé par leur zèle, M^r
Roederer ne se contentait pas des études scholastiques,
il fréquentait les hôpitaux, travaillait à l'anatomie, et
suivait assidûment la pratique chirurgicale pour se
former dans cette partie essentielle et fondamentale de la
médecine. Il ne se rappelait jamais ses commencements
sans parler avec reconnaissance des obligations qu'il avait eues
aux chirurgiens ^{maieurs} des hôpitaux militaires de Strasbourg, mais un
penchant décidé le portait plus particulièrement vers la
partie des accouchements que M^r Fried enseignait et pratiquait
encore avec succès; M^r Roederer cultiva spécialement l'amitié
de cet habile homme et s'est toujours fait honneur de
s'en dire l'élève.

Ces différents travaux lui donnèrent le premier rang
parmi ses condisciples; et après trois années d'études en
médecine, il aurait pu suivant l'usage ordinaire, prendre
même avec une sorte d'éclat, le grade de docteur; mais il
seulait les inconvénients d'un titre précoce sans au-

peut si facilement abuser. Sans sa fortune il n'était pas pressé de courir au produit d'une profession dans laquelle il était bien sur de n'avoir pas acquis des lumières suffisantes. De là la résolution de voyager pour perfectionner sous de nouveaux maîtres les connaissances qu'il avait reçues dans sa patrie; c'est dans cet esprit qu'il vint à Paris en 1747 âgé de 21 ans.

Il y passa une année entière; on le trouvait partout où l'on pouvait s'instruire. Quoique les leçons publiques et les exercices de pratique soient à des heures différentes au jardin royal, aux écoles de chirurgie, à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital de la charité, rarement prend-on la peine d'aller chaque jour puiser dans toutes ces sources; le désir d'apprendre était trop vif en M^r Roederer pour négliger aucune instruction. Outre les cours de physique expérimentale et d'anatomie son goût particulier le rendit très assidu aux leçons que feu M^r Treguire donnait sur les accouchements.

De Paris, M^r Roederer passa à Londres, il suivit les leçons de M^r Hunter qui jouit d'une grande réputation en anatomie, surtout pour ses belles préparations et celles de M^r Smellie qui n'était pas moins renommé dans l'art des accouchements. Il se perfectionna dans l'histoire naturelle par la fréquentation du cabinet du chevalier Hans sloane, et il eut l'avantage d'être accueilli par le docteur Mead, qui lui donna des lettres de recommandation pour Oxford; Une magnifique bibliothèque, un jardin des plantes médicinales et de riches cabinets de curiosités rendent cette ville le séjour favori des sciences dans la grande Bretagne. On juge bien que M^r Roederer ne s'y habita point sans utilité. En 1749 il vint à Leyde, principalement pour y profiter des lumières de M^r Albino



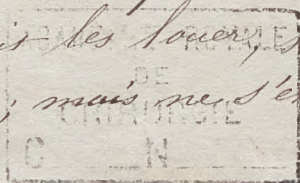
M^r Muschenbroeck sur la physique expérimentale. Vers la fin de cette année il arriva à Göttingue, où l'attirait la haute réputation de M^r de Haller

à recevoir avec fruit les instructions d'un si grand maître. Il fit ses cours pendant toute la saison favorable aux travaux de l'anatomie et retourna à Strasbourg pour recevoir le Doctorat le 26 Mai 1780.

Le sujet de son acte public fut une dissertation inaugurale sur le fœtus parfait; *de foetu perfecto*. C'est un traité savant, où l'on détermine que les organes du fœtus ne peuvent parvenir à l'état de perfection qu'au terme de neuf mois et que les médecins ont été dupes de l'erreur ou de la supercherie des femmes en admettant la possibilité de cette perfection avant le terme ordinaire. M^r Roederer décrit exactement la conformation des parties du fœtus, à ce terme, la nature du sang dans lesquelles il vit, les membranes qui le contiennent, les vaisseaux qui lui portent la matière de sa nourriture et de son accroissement, les différences qui le distinguent des adultes, les lois particulières auxquelles il est soumis pour la circulation du sang, et la structure des organes qui favorisent cette fonction. L'usage de l'ouvrage est examiné sous un nouvel aspect on y discute plusieurs points physiologiques relatifs à la manière dont le fœtus se nourrit; l'anatomie comparée jette du jour sur celle du corps humain, et l'on expose les maladies auxquelles il est principalement sujet avant que de naître. Une dissertation aussi bien travaillée, donne des preuves plus honorables et moins équivoques du savoir d'un candidat que des thèses qui n'auraient pour objet qu'une proposition unique, souvent erronée, presque toujours vaine ou par le fonds ou par des ornements étrangers; on se charge

de la défense dans un exercice de disputes dont le moindre inconvénient serait de gâter l'esprit, en le rendant faux, opiniâtre et contrariaut. Surtout si le point de la question mise en problème, était d'une vérité incontestable.

M. Wollan [H^{re} Roederer fut docteur en médecine à 24 ans. Il eût été difficile dans un âge aussi peu avancé, d'avoir fait un meilleur emploi de son temps. Les voyages ont toujours été regardés comme propres à favoriser le progrès dans les sciences et principalement dans l'art de guérir. Thomas Bartholin a fait en 1674 sur ce sujet un traité pour prouver à ses deux fils et à un neveu la nécessité de voyager et la manière de le faire avec autant de fruit que d'agrément. Les préceptes sont étayés d'exemples frappants. Le célèbre Ramazzini, professeur de Padoue, a fait connaître depuis par de solides raisons dans un discours très éloquent, que si les voyages n'étaient pas absolument nécessaires aux jeunes médecins, ils étaient au moins de la plus grande utilité. L'avantage qu'ils procurent ne sera jamais un sujet de contradiction, mais ils sont fort dispendieux; cette dernière réflexion ne paraîtra pas déplacée dans un discours qui ne peut intéresser une compagnie occupée du bien ~~public~~^{général} de l'humanité qui autant qu'on lui présente des vues profitables. Ceux qui auraient les plus heureuses dispositions pour tirer du fruit des voyages ont rarement les moyens nécessaires pour les entreprendre, et il est beaucoup plus rare que ceux qui auraient ces moyens voudraient s'en servir à une fin aussi utile. On a dit dans différents éloges académiques consacrés à la mémoire des savants que le besoin de parvenir et le peu de secours avaient aiguillé leur industrie. On doit les louer, sans doute, d'avoir pu surmonter ces obstacles, mais ne s'est-on pas trompé



6
en représentant ces obstacles comme des avantages? On
pourrait remarquer avec plus de vérité que le défaut
de moyens met à toute espèce d'avancement, que le besoin
d'encouragement et avilit quelquefois s'il est extrême et que sans
ressources on ne parvient à rien. La seule industrie peut
conduire dans les arts libéraux, mais on nous permettra
d'observer que dans une science aussi difficile que celle que
nous cultivons, aussi importante, où l'on ne devient
l'arbitre de la santé et de la vie de ses concitoyens
qu'après avoir acquis des connaissances si étendues dans un
art enfin aux progrès duquel l'humanité a un si
grand intérêt, il serait à désirer qu'on ne put être
initié qu'avec les moyens nécessaires pour y réussir.
Nous ne louons pas M^r Roederer d'être né avec de la
fortune; mais elle est pour tant d'autres une occasion
de désordres, d'inconduite ou d'inapplication, qu'on ne
peut trop faire connaître le bon usage qu'il en a fait.

M^r de Haller avait trop bien connu le prix
de l'acquisition d'un pareil sujet pour qu'il négligeât
aucun des moyens de se l'attacher. Remarquant
que l'amour de son état et les occasions d'y faire des
progrès, M^r Roederer renonça à sa famille, à sa
patrie, et vint à Göttingue en 1751, avec la qualité
de professeur extraordinaire, chargé des démonstrations
d'ostéologie, et des leçons d'anatomie théorique; en
même temps il fut agrégé à la société royale des
Sciences. Vers la fin de l'année le Roi d'Angleterre
établit en sa faveur une chaire pour enseigner les
accouchements, les maladies des femmes et celles des
enfants. Le nouveau professeur en prit possession le
18 octobre 1751 par un discours latin prononcé publi-
quement, sur l'excellence de l'art des accouchements. Il
ne tient pas à l'orateur que cette branche ne passe

14

pour celle qui exige la plus grande supériorité de
l'esprit & de talents: sans aucun essor d'imagination
qui serait toléré par les règles du panégyrique, il prouve
très bien qu'un savant peut acquérir de la distinction
dans cette importante partie: c'est véritablement un
malheur que par la nécessité des circonstances, elle soit
livrée en tant d'endroits à des personnes peu instruites,
à qui une expérience trop grossière tient lieu de
principes.

L'usage de la faculté de Botanique est qu'un
professeur ne produise jamais son nom publiquement
sans donner quelque ouvrage qui soit une preuve qu'il
s'applique sans relâche à l'objet de ses études. Le
programme d'invitation au discours dont on vient
de parler est intitulé: de l'axe du bassin, ou axis pelvis.
La rectitude ou l'obliquité de la matrice y est regardée
comme une des choses qui méritent le plus d'attention
dans la pratique des accouchements, et cette situation ne
peut être déterminée qu'en connaissant exactement
l'axe du bassin, dont l'auteur examine la direction
et les correspondances dans les différentes situations
du corps de la femme; et il fait voir l'utilité de
l'application de ces principes à divers cas qui se
présentent dans l'exercice de l'art.

En 1752, M^{re} Roederer publia un traité élémentaire
sur l'art des accouchements, qui a eu plusieurs éditions,
et dont l'avant dernier vient d'être traduit en Français.
Quelque estimé que soit cet ouvrage, il n'était originairement
qu'un recueil de principes aphoristiques pour
servir de base à l'instruction des élèves; il s'est
écrit d'abord du défaut d'expérience et d'une préservation
contre nos meilleurs instruments; mais l'auteur enrichissait,
pour ainsi dire, chaque jour ses leçons par

f^{le} 65
M. Wallon

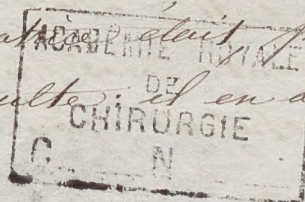


de nouveaux faits et de plus mures réflexions.

On ne peut exprimer les regrets des étudiants lorsque M^r de Haller prit le parti de retourner en Suisse; ils ne pouvaient se consoler de cette perte qu'en apprenant que M^r Roederer lui succédait dans la place de professeur ordinaire, et dans la direction du théâtre d'anatomie.

Ce surcroît d'occupations satisfaisait son goût en lui fournissant des occasions plus fréquentes de faire de nouvelles observations. On avait fondé à Göttingue un hôpital de femmes grasses, à l'établissement duquel il avait beaucoup contribué; il ne tarda pas à faire connaître que le bien qui s'y opérait ne se bornerait pas aux personnes destinées à y recevoir des secours éclairés et charitables. En annonçant ses démonstrations d'anatomie pour l'hiver de l'année 1754, il publia un recueil d'observations mêlées sur les causes et les effets de la suffocation. Il y est question des noyés, des pendus et des étouffés, cas où le fœtus peut être suffoqué dans un accouchement laborieux. L'auteur ne se livre à aucun raisonnement; il expose simplement les faits et n'en tire que des conséquences sensibles. Ces faits sont principalement dirigés vers la jurisprudence dont plusieurs questions importantes ne peuvent être judicieusement décidées que d'après les lumières d'un savant anatomiste. M^r Roederer n'a perdu aucune occasion de multiplier ses remarques sur cet objet essentiel, et il en a résulté de nouveaux écrits publiés successivement en 1758 et en 1760, lesquels ont confirmé ou perfectionné la doctrine établie dans les précédents.

Le squinche de la matrice était pour ainsi dire, une maladie occulte, et en a décrit d'une



manière lumineuse les symptômes et les accidents d'après deux personnes dont l'une a été guérie par ses soins. Il rend compte des indications qu'il a suivies, de l'effet des remèdes qu'il a employés, des difficultés qui ont traversé la cure et fait voir comment il est parvenu à une guérison parfaite. Cette excellente dissertation a été imprimée en 1788.

L'année suivante il a réuni en un seul ouvrage vingt observations sur les accouchements laborieux. Ce sont des faits de pratique que nous ne pouvons analyser ici; mais qui méritent toute une attention particulière. Il rappelle sur chaque cas les préceptes des meilleurs auteurs en semblable occurrence et il donne les raisons qui l'ont déterminé à agir différemment suivant les circonstances.

M^r Roederer obtint en 1786 la place de physicien de la principauté de Göttingue; dont les fonctions sont de faire les rapports en justice sur les divers cas qui en exigent. C'est peut-être la partie de l'art qui ~~exige~~ demande le plus d'esprit et de discernement, indépendamment du fond des connaissances. On conçoit par tout ce que nous avons vu des talents de M^r Roederer, qu'une place de cette nature ne pouvait être mise en de meilleures mains.

L'Académie impériale de St Pétersbourg avait proposé pour le prix en 1796, de déterminer quelle était la cause pour laquelle une femme grosse en touchant une partie de son corps, pouvait par la force de son imagination faire une impression sur la même partie du fœtus. L'Académie n'excluait pas du concours les mémoires qui prouveraient l'impossibilité du fait supposé. M^r Roederer prit ce dernier parti dans un mémoire où il démontre que le sentiment contraire repugne aux premiers principes, à la nature et à l'expérience.



quoique ce soit sur l'expérience qu'on s'appuie pour
persister sans examen dans cette opinion qu'il tige
de ridicule. Le prix ne lui fut pas accordé, on y substitua
des lettres d'associés, récompense sans doute plus
honorable et plus flatteuse pour lui. Sa dissertation
curieuse intéressante, philosophique, écrite dans
les vues de l'utilité publique, produisit un grand
bien en tranquillisant les esprits, si la prévention
et l'ignorance de la multitude n'étaient en possession
de braver sur ce point comme sur bien d'autres,
le savoir, la vérité et la raison.

Je craindrais d'abuser dans cette séance, du
temps destiné à la lecture d'autres mémoires, si je
continuais à donner la notice même succincte
des différents ouvrages de M^r Roederer, ils ont
pour objet des maladies extraordinaires ou sur
lesquelles on n'avait pas d'observations affermir,
des relations d'épidémies, des remarques en faveur
de l'inoculation de la petite vérole qu'il a
pratiquée avec succès, des dissertations très étendues
sur les signes de la grosse, sur le terme de
l'accouchement fort défavorable à l'opinion des
naissances tardives, sur les signes par lesquels
on peut préjuger si l'enfant est vivant ou
mort, sur les causes qui font nécessairement périr
le fœtus, sur la pratique de retourner l'enfant
pour terminer l'accouchement, sur les cas dans
lesquels l'opération césarienne est convenable. Ces
ouvrages particuliers sont au nombre d'environ 80,
Sans y comprendre ce qu'il a donné à la société
royale des sciences, comme descriptions de monstres,
mémoires d'anatomie comparée, observations
microscopiques sur de nouveaux insectes trouvés

Dans le corps de l'homme; &c. Ses planches *in folio* sur la-matrico sont parfaites; il les a publiées en 1789; elles ont été faites d'après nature, dans des circonstances qui se présentent rarement et dont on n'avait pas encore tiré parti. Les observations jointes aux descriptions qui accompagnent ces planches, montrent une grande érudition, une parfaite connaissance de l'art et ont l'avantage d'ouvrir de nouvelles voies pour ses progrès.

La plupart de ces ouvrages furent envoyés en 1760 à l'Académie royale de chirurgie. Je fus chargé d'en faire l'examen et le rapport. Je trouvai ces productions savantes, très instructives et capables d'exciter l'émulation de ceux mêmes qui s'étaient élevés avec le plus de succès à la partie de la chirurgie que M^r Roederer exerçait par préférence, et dans laquelle il faisait paraître des talents supérieurs. Il avait désiré l'association comme un titre d'honneur; l'Académie s'en fit un d'avoir un tel confrère. Celle des sciences de Stockholm lui donna à peu près dans ce temps les mêmes marques d'estime; et il appartenait déjà à quelques autres sociétés savantes d'Allemagne.

Tous les honneurs auxquels M^r Roederer pouvait aspirer se réunirent sur lui. Le Ministre d'Etat de sa Majesté Britannique dans l'Électorat d'Hanovre qui est curateur de l'université de Göttingue, lui procura la qualité d'Archiatre ou de médecin du Roi, titre purement honorifique et qui ne donne aucune fonction. Il fut élevé en cette même année 1760 à la dignité de professeur de l'université qu'on n'occupe ordinairement que pendant six mois, et dans laquelle il a été continué par



Deux autres nominations consécutives. Il était dans l'exercice de cette charge lorsque la place de chirurgien consultant de l'armée m'a procuré l'avantage de le connaître et de lier avec lui une étroite amitié. Le Proectorat est une magistrature suprême; c'est au tribunal du magnifique prorecteur que se portent et qu'on décide toutes les affaires qui concernent les étudiants entre eux, et celles même où ils sont impliqués de quelque nature qu'elles soient. Les souverains d'Allemagne pour accréditer les villes où ils ont établi des études générales, ont donné au corps des professeurs les privilèges les plus étendus. L'université de Saris sait par son histoire qu'elle en a eu autrefois de semblables. Le Gottingue c'est le Souverain même, c'est le Roi d'Angleterre qui est perpétuellement le très magnifique recteur; le professeur honoré du proectorat est son représentant, et il n'y a aucun citoyen de quelque ordre qu'il soit, qui ne lui porte en cette qualité le plus grand respect. Elle le rend chef des professeurs avec le titre, sans donner un caractère de distinction. La faculté de philosophie, par reconnaissance des services que M^r Boederer avait rendus à l'université pendant son proectorat, dans des temps difficiles, l'aggréga en 1761 à son corps, par un diplôme honorable dans lequel elle le regarde comme très versé dans toutes les connaissances qui rendent digne de l'adoption qu'elle en faisait.

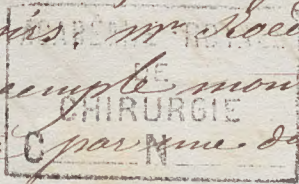
C'est par le séjour des troupes françaises dans la ville de Gottingue qu'on trouvait que les temps étaient difficiles; elles gênaient sans doute les habitants, mais les muses étaient tranquilles

Dans le plus grand tumulte des armes : le gouvernement français ne les avait point intimidées. Les leçons et les exercices publics ont été suivis comme en pleine paix ; la bibliothèque a été ouverte aux jours ordinaires, les étudiants de tous pays ont joui d'une parfaite liberté et ceux qui cultivaient l'art de guérir ont trouvé dans nos hôpitaux des occasions de s'instruire, que l'esprit patriotique ne les a pas empêché de regretter. L'intérêt des disciples et celui des maîtres était tout à fait différent ; mais la difficulté des temps n'a pas rendu l'exercice du proectorat plus pénible. Personne n'aurait été plus capable que M^r Roederer d'obtenir des officiers qui commandaient nos troupes, la protection qu'on aurait cru nécessaire. Il avait la physionomie spirituelle et prévenante, l'esprit agréable, les manières aisées et fort associées à nos mœurs ; quoique ces avantages se trouvaient en plusieurs professeurs de l'université, je pense que ces qualités personnelles n'ont pas peu contribué à le faire continuer au delà du temps ordinaire dans la dignité de prorecteur. Tout le monde le louait de son affabilité ; les élèves en chirurgie de nos hôpitaux recevaient de lui un accueil favorable ; malgré ses occupations, il s'entretenait familièrement avec eux, leur donnait des conseils, permettait qu'on leur fit voir les belles préparations anatomiques du cabinet public et il les y conduisait quelquefois lui-même. Enfin ses vertus sociales donnaient un nouveau lustre à son mérite. Le silence du cabinet, la lecture, la méditation, l'enseignement, tous ces travaux qui donnent quelquefois à l'esprit une sorte d'aspérité et qui rendent la politesse contrainte par le défaut d'usage du monde, n'avaient point produit cet effet sur M^r Roederer.



Il avait épousé en 1752 une demoiselle qui réunissait tous les agréments du corps et de l'esprit, fille d'un professeur en droit honoré du titre de conseiller de cour de sa majesté Britannique et qui mourut après six ans de mariage. Le chagrin qu'il en eût fit sur lui la plus vive impression; il commença à regretter sa patrie qui lui devint plus chère par les agréments qu'il avait goûtés dans le commerce des Français pendant que Göttingue était sous la domination du Roi; il pensait sérieusement à quitter le séjour d'une ville et ses liens qui lui rappelaient sans cesse la perte d'une jeune épouse tendrement chérie. Il en a eu deux filles, enfans aimables, qui lui retraçaient continuellement les charmes de leur mère. La réputation que M^r Roederer s'était faite par quelques cures heureuses, l'avait fait désirer à Paris pour donner des soins à une femme de qualité, atteinte d'un cancer au Sein; il y venait lorsque passant par Strasbourg, il succomba au accident d'une fièvre malique le 4 avril 1763, n'ayant pas trente sept ans accomplis.

Les ouvrages qu'il a publiés en grand nombre dans l'espace de deux années, annoncent une heureuse fécondité, qu'on croirait avoir absorbé tous les momens d'un homme très laborieux; mais quand on considère les occupations variées et multipliées de M^r Roederer, on voit avec étonnement que ce qui aurait été pour un autre le fruit d'une application non interrompue, n'a été pour lui que le produit facile et rapide d'un temps fort court. Ceux qui le consomment en choses futiles, se plaignent souvent d'en manquer pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. M^r Roederer en connaissait le prix, et son exemple montre bien quel avantage on peut en tirer.



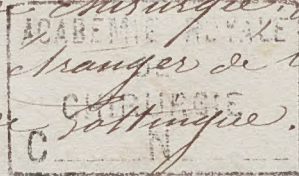
réglée: il consacrait les premières heures du jour au travail
 de cabinet et à rédiger ses observations. On a dû remarquer
 qu'il se renfermait volontiers dans l'exacte exposition des
 faits; il voyait ce qui était à la vue de tout le monde,
 mais tout le monde n'avait pas comme lui l'œil du génie
 qui pénètre, et la sagacité qui discerne. La plus
 grande partie de sa matinée était nécessairement
 employée au dehors à donner des soins à ses malades à
 recevoir ensuite chez lui des visites souvent inutiles
 et même importunes, et à remplir avec tendresse les
 devoirs de père et ceux de maître avec bonté. L'après
 midi il donnait régulièrement des leçons ~~particuliers~~
 à des heures différentes sur diverses matières. Le temps
 libre de la soirée était destiné à cultiver ses amis
 attachés à d'autres genres de science et de littérature.
 Ils se recherchaient mutuellement pour acquérir
 par une conversation variée de nouvelles lumières
 pendant les heures accordées au délassement.
 M^r. Roederer n'était pas celui qui apportait
 le moins d'agréments dans ce commerce de l'esprit
 rendu plus intime par les liens de l'estime et de
 l'amitié. Je n'en rapporterai qu'un trait consigné
 dans le livre des questions proposées aux savants qui
 par ordre de sa majesté danoise allaient faire
 le voyage d'Arabie. M^r. Michaëlis, Directeur de
 la Société royale des sciences de Göttingue, auteur de
 ces questions les soumettait à la discussion dans ces
 assemblées d'amis. On y fut un jour embarrassé de
 concilier quelques contradictions sur les mœurs &
 les usages des Arabes. La rouxueur des cheveux leur
 est odieuse, et ils se teignent tous la barbe et les
 cheveux en rouge. M^r. Roederer donna une solution
 vraiment philosophique et satisfaisante de cette
 difficulté. Il disait que c'est précisément pour



écarter le soupçon ignominieux, que l'on a rendu universelle la couleur qui peut le faire naître. Les roux auront introduit cette mode en se fardant les premiers, pour déguiser leur rouxueur. C'est ainsi, ajoute-t-on, que les mouches employées d'abord pour couvrir des boutons au visage, sont peu-à-peu devenues un agrément. Nous trouverions parmi nous plus d'un ajustement qui n'a d'abord été imaginé que pour cacher quelque défaut. M^r Michaëlis cite plusieurs fois avec éloges, M^r Roederer sur des sujets plus importants dans ce même livre où il expose avec tant de supériorité les lacunes des connaissances humaines sur plus de mille sujets qu'il serait avantageux de ne pas ignorer. Il n'y avait qu'un savant de premier ordre qui pût connaître ce défaut de savoir et en faire un aveu aussi respectable.

Ceux qui s'intéressent en général aux progrès des sciences, et en particulier à celle qui a la santé des hommes pour objet, doivent partager avec nous les sentiments de la Société royale des sciences de Göttingue ⁽¹⁾ qui a témoigné avoir fait en M^r Roederer, enlevé à la fleur de l'âge, une perte vraiment digne de ses regrets.

Signé: Louis, Secrétaire perpétuel de
l'Académie royale de chirurgie, Professeur
royal, &c. associé étranger de la société
royale des sciences de Göttingue.



(1) dans l'éloge prononcé par le Professeur Koestner, Secrétaire de cette Société.